

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Simone de REYFF

L'humour chez Marie Noël :
purification du cœur et ferment de l'œuvre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 113-122

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'humour chez Marie Noël : purification du cœur et ferment de l'œuvre

*Et ils allaient dans mon champ (de poésie) comme des
femmes à la salade, aux champignons ou aux fleurs,
ramassant, chacun, ce qui lui faisait plaisir entre tant de
strophes qui n'étaient pour la plupart que de l'herbe à
brouter...*

(Souvenirs sur l'abbé Bremond)

Humour de Marie Noël : que l'on songe aux clins d'œil malicieux dont la poétesse parsème à plaisir l'évocation de ses souvenirs ; qu'on y joigne l'enjouement de quelque autoportrait en forme de boutade ; qu'on se souvienne enfin de certaine page à la grivoiserie bon enfant qui conjure, le temps d'un éclat de rire, l'angoisse des *Notes Intimes*¹, et l'on acquerra la certitude d'avoir découvert, en juxtaposant ces deux termes, les données d'une équation parfaite. Mais l'on ne se méfiera jamais assez des évidences. Si le regard spontané n'a pas de peine à deviner entre la chanteuse d'Auxerre et la grâce de fantaisie tout un réseau de connivences latentes, ce sentiment ne résiste qu'imparfaitement à une approche moins évasive. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les recueils poétiques² qui renferment la quintessence de l'œuvre noëlienne. De la mélancolie grave et douce des premières *Chansons* à la détresse élémentaire dont vibrent les *Psaumes de Rachel*³ ou certaines pièces des *Chants de la Merci*, il n'y a guère de place pour le sourire. Quand il émerge, ce n'est bien souvent que pâle parade, et comme l'aveu d'une plainte. Poésie blessée dans son essence, qui jusqu'en ses

¹ *Notes Intimes*, Paris, Stock, 1957, p. 52.

² Réunis dans *L'Œuvre poétique*, Paris, Stock, 1956.

³ *Chants et Psaumes d'Automne*, éd. cit., p. 261 sq.

clartés se réclame de la douleur d'être. Le *Rosaire des Joies* ne dément en rien une telle appréciation : portique des plus graves mystères, son allégresse est à cent lieues de la distanciation narquoise qui caractérise certaines pages en prose.

Qu'est-ce à dire ? Va-t-on, sur la base de ce constat hâtif, recourir à une classification rudimentaire qui opposerait, chez Marie Noël, la prose à la poésie ? Et négliger du même coup, au gré d'une dichotomie réductrice, tout ce qui, dans les *Contes* par exemple, relève de la sensibilité même des recueils versifiés ? Pesanteur — secrète ou accusée — des vers, sourires multipliés de la prose ? N'importe quel familier de l'écrivain saurait atténuer la rigidité d'une telle formule des correctifs qui s'imposent. Elle n'en survit pas moins, dans ses grandes lignes, à l'érosion des nuances. Qu'importe au demeurant son manque de souplesse, si l'interrogation qu'elle soulève autorise une meilleure pénétration de l'œuvre ?

Dans l'espace de cette brève étude, notre enquête se bornera aux deux ensembles de caractère autobiographique que constituent *Petit-Jour* et les *Notes Intimes*⁵. Sélection non dépourvue d'arbitraire, mais que justifient la dimension relativement étendue de ces textes, la variété de leurs propos, et surtout leur situation chronologique.

Les souvenirs du jeune âge invitent presque spontanément à l'humour qui, dirait-on, réalise l'un des charmes propres du genre. Ressuscitant, dans *Petit-Jour*, l'atmosphère à la fois trouble et chaleureuse qu'envahissent les fantasmes de l'aube, Marie Noël sait faire la part au sourire qui s'épanouit parfois en franche gaieté. Un tel état d'esprit semble en revanche beaucoup moins compatible avec le caractère des *Notes Intimes*. Rédigées entre 1920 et le début des années cinquante, celles-ci se présentent comme une longue confidence, dont chaque bribe porte trace à sa manière du terrible combat que fut la vie intérieure de l'écrivain⁶. L'écriture se fait exorcisme dans ces

⁴ *Œuvres en prose*, Paris, Stock, 1977, pp. 11-104.

⁵ Ed. cit.

⁶ Cet aspect de l'œuvre a été mis en lumière par Henri Gouhier, *Le combat de Marie Noël*, Paris, Stock, 1971.

pages, révélant un itinéraire spirituel aux franges de l'abîme. On conçoit que leur auteur ait longtemps hésité à livrer cette image d'elle-même où l'on chercherait en vain la « divine espièglerie » qu'affectionnait l'abbé Bremond. Cependant, par la grâce d'une lucidité qui relève, chez elle, de l'esthétique autant que de la psychologie, la poétesse s'est bien gardée de ramener l'ensemble du recueil aux seules tonalités obscures. « Programme trop chargé de chants trop noirs », note-t-elle quelque part à propos d'un récital. Et de démontrer, en une argumentation aux inflexions ferventes, que rassembler en un espace artificiellement circonscrit les « chants disséminés de [la] douleur éparse » n'équivaut rien moins qu'à une faute d'art⁷. Les *Notes Intimes* respecteront l'alternance des tons qui signe l'authenticité de leur témoignage. On ne s'étonnera donc pas d'y voir foisonner les traits plaisants, les anecdotes badines et les propos légers : loin de relativiser le cri ou la révolte, ils en soulignent, par un jeu de naturel contraste, l'irréversible tragique.

Mais si l'humour répond à une définition plus ou moins constante, où dominent les concepts de fantaisie et de détachement, il est bon de voir d'un peu plus près comment ceux-ci s'incarnent dans la personnalité de notre auteur. La fantaisie semble première qui sait, par-delà l'insignifiance ou la banalité des phénomènes, retrouver la naissante fraîcheur de rapports insolites. Le regard du poète se coule dans les yeux de l'enfant dont il capte l'expérience native. Ainsi s'animent les diverses figures du décor quotidien : la cuillère qui « ne trouvait pas tout à fait [la] bouche et [...] répandait la bouillie sur la joue d'à côté »⁸ ; les « fleurs en pots » qui, la veille de la Fête-Dieu, « s'en allaient sans nous à l'église »⁹ ; ou encore les proverbes qu'une grand-mère sentencieuse « avait recueillis tout au long du chemin comme les fleurs de tilleul, de mauve, de sureau, de bourrache et autres, qu'elle tenait dans son grenier en réserve pour les maux »¹⁰. On observe, dans ce dernier exemple, une tendance à l'objectivation plaisante de la parole que manifestaient déjà les premiers essais poétiques :

*Mes vers, venez, mes vers, amusons-nous ensemble.
Vous êtes pour moi seule et nous avons congé*¹¹.

⁷ *Notes Intimes*, p. 282.

¹⁰ *Ibid.*, p. 46.

⁸ *Petit-Jour*, p. 27. ¹¹ *Les Chansons et les Heures*, éd. cit., p. 68.

⁹ *Ibid.*, p. 51.

Dans une perspective voisine, la verve se condense en saillies dont les combinaisons inaccoutumées n'excluent pas quelque facétieuse irrévérence : « Le saint est bon conducteur de Dieu »¹² ; « Comme je suis contente que Dieu ne soit pas un saint ! »¹³ ; Palestrina ou « l'ennui incommensurable de la bienheureuse éternité »¹⁴ ; « Le Dogme : L'Esprit-Saint en cage »¹⁵. C'est avec une bonhomie tout aussi familière que la jeune Marie Rouget accommodait les leçons de son catéchisme. Ses longs cheveux lui prenaient, disait-on, toute sa force : « comme dans l'histoire de Samson, en conclut-elle, sauf que c'était le contraire ! »¹⁶ Tantôt apparaît, à l'autel domestique de son enfance, « l'enfant Samuel en prières, d'aventure arrivé là du fin fond de l'histoire sainte sans que sût aucun de nous ce qu'il avait bien pu y faire »¹⁷ ; tantôt c'est à la narratrice âgée de maugréer encore contre « l'âge de raison que personne n'aurait jamais eu si Adam et Eve n'étaient pas allés le réveiller quand il dormait bien tranquillement dans l'Arbre dangereux du Paradis terrestre »¹⁸. Aimables malices, de celles dont on s'autorise entre amis, et dont n'allait certes pas se formaliser « le bon Dieu notre voisin »¹⁹.

Cette désinvolture dans l'évocation des mystères religieux survivra aux parfums des naïvetés puérides. En témoigne, parmi d'autres notations, ce commentaire quasi franciscain des divins caprices de l'acte créateur :

*Il s'amuse à des fleurs. Il a inventé pour rire (si ce n'est pas pour rire, pourquoi est-ce ?) les queues d'écureuil, les plumes de paon, les pattes de cigogne, les trompes d'éléphant, les bosses de chameaux et de dromadaires. Et s'il trouve du plaisir — peut-être — à ce qu'un saint moine tenté se donne, de nuit, la discipline, Il bénit aussi d'un sourire le chevreau qui danse, la poule qui pond et le bouc à la longue barbe qui court sus à sa biquette*²⁰.

Théologie pleine de charme, que fonde une intuition poétique très vive au gré de laquelle le rapport au monde ne se réalise parfaitement que dans l'image. A rencontre du mouvement conventionnel de la pensée métaphorique, qui tente d'approcher les objets familiers par le truchement de correspondances

¹² *Notes Intimes*, p. 296.

¹⁵ *Ibid.*, p. 306.

¹⁷ *Ibid.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*, p. 160.

¹⁶ *Petit-Jour*, p. 30.

¹⁸ *Ibid.*, p. 91.

¹⁴ *Ibid.*, p. 161.

¹⁹ *Ibid.*, p. 52. La famille de Marie Rouget vivait à proximité de la cathédrale d'Auxerre.

²⁰ *Notes Intimes*, p. 99.

moins immédiates, Marie Noël soutient une vision anthropomorphique du monde. Sous son regard, la ronde des fleurs (sauvages !) se mue en une comédie humaine villageoise et surannée :

Les petites jeunettes : Brunelle, Potentille, Pimprenelle, l'enfant Serpolet et la jolie Raiponce ; puis les anciennes, les sérieuses : Achillée, Matricaire, Benoîte, la grande Jacobée, l'Herbe aux Sous qui traîne toute sa monnaie derrière elle dans les fossés ; et le petit grand-père Sénéçon à la barbiche blanche, le bonhomme Plantain, le compère Barbeau, l'Aigremoine qui est devenue toute maigre d'avoir fait trop pénitence. Et les chères plantes de Bon Secours : Sœur Sauge, Sœur Euphrase, Frère Mille-pertuis, Sœur Centaurée... Et la petite Verveine mauve presque sans fleurs ni feuilles, sans couleur ni senteur qui est plus ma parente que toutes les autres... Et les innombrables trèfles blancs qui poussent tête basse et laissent tout le monde marcher sur eux comme un doux peuple sans révolte²¹ .

Ailleurs, ce sont les mois de l'année, dont les visages défilent comme autant d'instantanés impromptus :

Mars est un nouveau-né un peu laid qui crie et qui vient à vue d'œil ; [...] Juin, un fiancé, un amant dont les baisers énamourent toute la terre ; Juillet s'apaise, il est marié²² .

Est-ce tout à fait par hasard, cependant, que dans les pages les plus claires de l'œuvre noëlienne l'univers des humains demeure en retrait, toujours subordonné à la saisie de la nature ? Comme si, à la faveur de sa vérité élémentaire, l'espace des champs et des forêts — « grande joie sans hommes ni logis sur la terre de Dieu »²³ — portait le gage d'une relation fraternelle que l'on cherche en vain auprès de ses semblables. En dépit de l'opportune discrétion qui entoure la vie de Marie Noël, on devine à la lueur d'avares confidences les obstacles qu'opposait aux élans de son cœur et de son intelligence la confrontation quotidienne aux exigences des siens et aux normes étroites d'une bourgeoisie de province. Aussi le regard que pose la poétesse sur ses proches trahit-il une dimension conflictuelle que résoudra seule une charité très pure. Lorsque la bienveillance délibérée prend les traits de l'humour — et le fait n'est pas rare — celui-ci répond moins au concept de

²¹ *Ibid.*, pp. 115-116.

²² *Ibid.*, p. 198.

²³ *Ibid.*, p. 116.

fantaisie qu'à la notion de détachement par laquelle nous avons désigné l'autre de ses pôles. En effet, l'indulgence amusée qui atténue les aspérités du rapport avec autrui n'a rien de spontané. Difficiles victoires de l'humilité, certaines notes révèlent jusque dans leur facture les vestiges du combat.

Les croquis les plus inoffensifs portent en filigrane ce recul critique inhérent à l'opération du regard, et sur lequel repose la définition même de l'ironie. L'aménité de l'Auxerroise à l'endroit de ses « pays » ne ressortit ni à une âme candide, ni à une nature timorée. D'emblée elle a su détecter le ridicule des cérémonies de cousinage avec gants et chapeaux, railler les provinciaux ébaubis devant l'enterrement d'un notable — avec « de vrais Chinois et de véritables ministres »²⁴ —, déceler dans une « salle d'asile pleine de garçons et de filles, bien rangés sur des gradins »²⁵, les effets burlesques d'une bienfaisance sociale un rien expéditive. Il est vrai que de semblables flèches atteignent des cibles trop convenues pour ne pas y laisser de leur piquant.

Traditionnelle encore, la satire anticléricale peut acquérir, dans les *Notes Intimes*, un tour plus virulent : « Que doit penser Dieu quand il lit un traité de théologie? Mais Dieu ne sait pas lire »²⁶. Cet exemple mérite que l'on s'y attarde dans la mesure où, à quelques pages de distance, reparaît une idée semblable traduite dans un climat tout différent :

Sermon bourré de théologie.

Ce théologien s'exprime comme un vieux serviteur fidèle qui a connu Dieu tout petit et l'aide tous les matins à s'habiller de dogmes.

Dieu se reconnaît-Il dans le miroir que son serviteur Lui tend ? Peut-être. Le théologien L'examine et Le mesure de pied en cap.

(Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre²⁷.)

Il fallait citer *in extenso* ces lignes si typiques de la purification qu'opère l'humour à partir du constant primitif de l'ironie. A la vigueur péremptoire de la clause caricaturale — Dieu ne lit pas — se substitue l'imperceptible dégradé d'une ignorance feinte : Dieu se reconnaît... peut-être ! Le malheureux théologien, dont une formule elliptique stigmatise ailleurs l'impudence, bénéficie ici de l'éclairage plus clément d'une saynète ridicule. A partir d'un

²⁴ *Petit-Jour*, p. 60.

²⁶ *Notes Intimes*, p. 142.

²⁵ *Ibid.*, p. 50.

²⁷ *Ibid.*, p. 130.

chef d'accusation identique, l'ironie aboutit au verdict d'outrecuidance, l'humour à celui de maladresse. C'est que le premier règle son jugement sur les faits, tandis que le second fonde son plaidoyer sur une sympathie qui, loin de dénaturer la perception des faits, l'affine. Nombre d'exemples analogues contribueraient à situer toute une part de l'humour noëlien dans le contexte d'une semblable ascèse²⁸. L'expression n'a rien d'excessif si on la relie à l'anecdote bien connue dans laquelle Marie Noël conte les conditions du « marché » conclu avec Dieu dans son jeune âge :

En ce temps-là j'étais gauche, laide, chétive, honteuse comme « le vilain petit canard », mais j'avais de l'esprit... un esprit clair, gai, vif, aigu qui piquait, mordait sans miséricorde.

Mais comment vivre aux bénéfices d'une séduction si peu compatible avec les préceptes de la charité évangélique ? Marie Rouget renoncera donc à son unique bien, sans trop d'illusions au demeurant sur l'« indemnité » que lui vaudra un tel abandon :

*Pas l'amour. Pas le bonheur.
Le don de Poésie ? Mais je l'avais d'enfance.
Je croirais plutôt que c'est un don de nouvelle vue pour apercevoir du premier coup, au lieu de leur ridicule, la fleur et le miel des gens, même en ceux qui n'en ont pas.
Si bien qu'à présent je les aime tant, même ridicules, sots et médiocres, que je puis de nouveau jouer avec ma malice simplement pour m'amuser, sans faire de mal à personne²⁹.*

Instrument privilégié de la relation à autrui, l'humour garantit parallèlement la conquête de l'harmonie individuelle. Les déboires de la prime enfance inaugurent cette délicatesse du ton qui sait éviter tout à la fois les facilités d'un comique gratuit et les excès de la sensibilité. On décèlera dans la gaieté mesurée des souvenirs anciens l'indice de cet acquiescement à soi-même qui, comme le veut une formule célèbre de Bernanos, est pierre de touche de

²⁸ L'un des textes les plus caractéristiques à cet égard, et qui mériterait une étude à lui seul, est le délicieux conte intitulé *L'œuvre du sixième jour*, *Œuvres en prose*, éd. cit., pp. 253-254. Cette pochade contient en effet les termes majeurs du débat « philosophique » qu'a si pertinemment analysé H. Gouhier, *op. cit.*, p. 101 sq.

²⁹ *Notes Intimes*, pp. 83-84.

la vraie charité. Jusqu'à la fin, Marie Noël restera à ses propres yeux « la petite fille perdue », toute en lacunes et en incohérences que couronne, signe de douloureuse élection, une soif terrible de bonheur. Le don d'humour saura traduire ces choses dans la note pudique que requiert leur gravité même. Entre autres exemples, notons cette étiole bouffonne d'une anorexie infantine dont on comprend d'emblée qu'elle n'a rien d'un symptôme passager : « Je n'étais guère faite pour manger... peut-être parce que j'étais née, en février, le vendredi des Quatre-Temps de Carême »³⁰. Ailleurs, le sourire se fait plus pétillant encore pour conjurer, au nom de la vérité profonde de la personne, les malentendus indissociables d'une certaine notoriété littéraire :

Dans l'étable, les trois trésors, l'or, l'encens et la myrrhe, que la Vierge Marie a serrés bien précieusement dans le coffre de voyage. Autour de l'étable, dehors, les crottes de dromadaires que la Vierge Marie a balayées après le départ des Rois.

*Attends-toi, fille qu'on glorifie, à balayer, demain, devant ta porte, des crottes de dromadaires*³¹.

La frappe de quelques autoportraits dérisoires autoriserait à parler de trouvailles, n'était l'indicible tendresse qui les imprègne :

Quelle âme [...] sortira de moi pour se présenter au Juge ? Je l'ignore. [...] Elle paraîtra devant Dieu comme une pauvre en désordre, ses cheveux tout emmêlés.

*L'Ange qui les démêlera devra s'armer de patience. Moi aussi*³².

L'association verbale un rien farfelue se meut, cette fois-ci, aux confins du mystère.

Semblables oscillations ne sont pas isolées chez notre poétesse. A maintes reprises, le propos anodin ou la variation ludique bascule, au moins qu'on s'y attende, dans le registre grave. Mais la disparate est d'autant moins ressentie que les deux mondes révèlent, en fait, une continuité latente. Telle est, au moment où s'évaporent les rosées gracieuses du *Petit-Jour*, la silhouette gauche et mélancolique de l'adolescente en pantance « pour le lycée, pour

³⁰ *Petit-Jour*, p. 271.

³¹ *Notes Intimes*, p. 308.

³² *Ibid.*, p. 301.

les bonnes œuvres. Et aussi pour son cœur en peine. Et aussi pour sa Chanson »³³. L'humour semble alors conditionner son propre dépassement. De la purification qu'il introduit dans la difficile approche de l'autre ne subsiste bientôt que la phase ultime, qui est sympathie, miséricorde, pardon :

Il arrive que nous cherchons, dans notre ami, la consolation et qu'elle ne s'y trouve pas aujourd'hui.

Il arrive que nous ayons soif et que la tendresse de notre ami oublie aujourd'hui de nous donner à boire.

C'est que la source de douceur humaine n'est pas inépuisable. Le consolateur a, comme nous, son heure de sécheresse. Celui qui nous donne la force manque aujourd'hui de force. Celui qui relève notre joie est tombé, aujourd'hui, de sa joie.

*Comprenons-le. Ayons compassion à notre tour de cette pauvreté. N'exigeons rien. Ne réclamons pas sans cesse de l'amitié, de la bonté, le **plus** dont elle est capable, mais soyons toujours reconnaissants pour le **moins** dont elle dispose... le peu qu'elle a et qu'elle nous donne*³⁴.

Mais il est un état de grâce plus accompli encore où le sourire renaît de ses cendres, réalisant de la sorte le profit du contrat passé avec Dieu. Ainsi, lorsque le sarcasme à usage intime a libéré l'écrivain et de la complaisance narcissique, et de l'austérité guindée qui lui sert d'antidote, le plaisir de bien faire se laisse savourer dans la plus espiègle insouciance :

*Maintenant, quand je trouve ma phrase bien jolie (après avoir raturé, gratté et tant griffonné que souvent il faut recommencer tout par propreté élémentaire) je me laisse aller tout bonnement à être contente comme un petit chat qui vient de faire sa toilette. Je ris... je me moque un peu de moi devant le Bon Dieu qui me regarde: « N'est-ce pas que c'est magnifique !!! » Et j'envoie la lettre sans remords*³⁵.

C'est à dessein que nous avons laissé — autant que faire se pouvait — la parole à l'auteur. Au fil des confidences et des réflexions éparses se dessine la portée singulière de l'humour noëlien. Si la poétesse partage avec ses pairs la grâce de fantaisie qui l'incite à jouer en créant, elle est plus

³³ *Petit-Jour*, p. 102.

³⁴ *Notes Intimes*, pp. 18-19.

³⁵ *Ibid.*, pp. 48-49.

profondément elle-même dans son effort permanent pour transcender, par un sourire, l'amertume qui menace son âme. Au même titre que l'ironie, l'humour est indice d'une sensibilité à vif. Mais il manifeste une force d'esprit autrement vigoureuse dans la mesure où, à l'inverse du persiflage, il outre-passe le simple constat d'échec. La fragilité psychologique que provoque, chez Marie Noël, une affectivité malade trouvera sa compensation dans une énergie vitale peu commune, dont l'humour est l'une des composantes majeures. Nous avons parlé jusqu'ici du don d'humour : c'est **vertu** d'humour qu'il faudrait mieux dire. Sous son impulsion, l'âme renoncera à se contracter sur ses propres cicatrices, canalisant toute sa force au profit de l'œuvre à naître. Cette démarche, la poétesse la résume dans une malicieuse parabole :

Peut-être, quand Dieu a soufflé sur moi pour faire prendre en moi mon âme de naissance, Il s'est aperçu, trop tard, qu'Il avait soufflé trop fort et que l'âme qu'Il m'avait donnée, trop pesante d'infini, pourrait bien m'empêcher de vivre. Alors, pour arranger les choses et m'aider à exister, Il a mis en moi, avec elle, un drôle de petit compagnon, un esprit follet, malicieux et rieur qui joue à travers mes pensées et bouscule tout effrontément comme un chiot dans un jeu de quilles³⁶.

Du même coup s'éclaire le paradoxe auquel nous nous heurtons au seuil de cette petite enquête. Que l'humour noëlien se développe à l'exclusion des recueils poétiques n'a rien de surprenant quand on en admet la nature quasi thérapeutique. Fondement essentiel de l'œuvre, il n'a garde d'en rompre l'accomplissement, à l'image du terreau dont se nourrira la plante aux diaphanes floraisons. Ce n'est sans doute pas sans cause qu'humour et humilité ont commune racine.

Simone de Reyff

³⁶ *Ibid.*, p. 316.